

des plus violentes tempêtes qu'on eût essayées dans ces mers, et qui mit le vaisseau dans le plus grand danger. La fureur de l'orage déchira les voiles, brisa les mâts; et le vaisseau fut abandonné au gré des vents. Tous les voyageurs se crurent perdus; les deux frères, désespérant de leur salut, s'embrassèrent pour la dernière fois, se dirent le dernier adieu, en pleurant leur sort et se disant : « Hélas ! quelle mortelle douleur sera celle de nos parents ! » Ils se recommandèrent à Dieu et à l'instant même le vaisseau s'enfonça et fut englouti. Jean, l'aîné des frères, se prit à une planche, et se laissa aller à la merci des flots; le cadet, à l'exemple de l'aîné, saisit aussi, comme il put, une autre planche, seule ressource dans ce malheur. Leur confiance en Dieu ne fut pas trompée : conduits par la Providence, ils abordèrent sur les côtes de Phénicie, mais fort éloignés l'un de l'autre. Chacun d'eux était moins consolé de sa propre conservation, qu'affligé de la perte de son frère. Jean, l'aîné, se voyant sur le rivage désert, fit les plus sérieuses réflexions sur le néant des choses humaines : « Voilà, se disait-il, où vont aboutir les félicités de ce monde ! Le Seigneur sans doute a permis ce funeste naufrage pour m'apprendre à mépriser toutes les choses de la terre : pourquoi donc retournerais-je pour posséder des biens qui me seront bientôt ravis ? Ne serait-il pas plus sage pour moi de m'aller jeter dans quelque saint monastère, pour ne penser qu'aux biens de l'éternité ? » Alors se prosternant à genoux, il pria le Seigneur de bénir son dessein, le conjurant d'en inspirer un semblable à son frère, s'il vivait encore. Occupé de ces grandes pensées, il entra dans les terres, et son bon ange le conduisit vers une maison de saints solitaires. On le présente à l'abbé, vieillard respectable, qui, le recevant avec bonté, lui demanda qui il est, d'où il vient, et ce qu'il désire. « Je suis un pauvre pèlerin, répondit-il, qui ai fait naufrage, et qui ne désire autre chose que le bonheur d'être reçu parmi vous. » A cet air de modeste et d'humanité qui respirait quelque chose de céleste, l'abbé se sentit touché et comme inspiré de Dieu; il consola le pèlerin, il l'embrassa tendrement, et le reçut au nombre de ses religieux.

Le sort d'Arcade, par une providence spéciale de Dieu, fut à peu près le même. Jeté sur un autre rivage, il se mit aussitôt en prière pour rendre grâce à Dieu de l'avoir ainsi miraculeusement conservé; il lui recommanda son pauvre frère, s'il avait eu le bonheur de se sauver du naufrage; ensuite, délibérant sur le parti qu'il avait à prendre dans le triste état où il se trouvait, il se dit à lui-même : « Que deviendrai-je ? Retourner chez mes parents, quelle douleur sera-ce pour eux d'apprendre de si tristes nouvelles ! Rester dans ce pays inconnu, mon père nous faisait si souvent de si grands éloges de la vie solitaire des saints anachorètes; ne ferais-je pas mieux de l'embrasser comme la voie qui conduit sûrement au ciel ? » Il s'y résolut sans délai; mais auparavant il voulut avoir la consolation d'aller visiter les saints lieux dans la Palestine; après quoi il entre, sans le savoir, dans le même monastère où avait été reçu son frère. Ils y vécurent sans se connaître, parce que les solitaires vivaient séparés et sans se parler; le supérieur seul, à qui ils avaient fait part de leurs aventures, savait qu'ils étaient frères; et, pour un plus grand détachement, il leur laissait ignorer qu'ils fussent ensemble.

Cependant les parents infortunés étaient dans la plus grande des afflictions; et, ne recevant aucune nouvelle de leurs chers enfants, ils députèrent un exprès en Phénicie; mais après avoir cherché et n'être informé de tous côtés, il ne put jamais en rien apprendre de nulle part. Il ne pensa plus qu'à s'en retourner par un autre chemin. Le hasard, ou plutôt la Providence, le conduisit dans une hôtellerie, où il rencontre un des serviteurs qui avaient accompagné les deux frères dans leur voyage, et il apprend de lui qu'ils avaient eu le malheur de faire naufrage. Accablé de douleur, il doute s'il retournera chez ses maîtres; cependant il crut devoir s'y rendre pour obéir aux ordres qu'il en avait reçus. Il y arriva ayant la tristesse peinte sur le visage. La mère, impatiente d'apprendre des nouvelles de ses enfants, l'interroge, et lui demande ce qu'il en a appris. Celui-ci ne répond que par des soupirs et des larmes; enfin, étant vivement pressé : « Hélas ! madame, lui dit-il en soupirant, que puis-je vous dire ? vos fils ont malheureusement fait naufrage, et ils ont péri sur mer. » A ces mots, on peut penser quel glaive de douleur perça le cœur de cette mère affligée; cependant, comme elle était remplie de sentiments de piété, elle se prosterna devant Dieu, en prononçant ces paroles de Job : « Dieu me les avait donnés, Dieu me les a ôtés, que son saint nom soit béni. » Xénophon son époux était alors à la cour de l'empereur; elle lui envoie un exprès, le priant de revenir au plus tôt; il fallait lui ménager cette triste nouvelle, de peur que la douleur subite ne l'accablât; elle le prit du côté de la religion. « Hélas ! mon cher époux, lui dit-elle, adorons les desseins de Dieu :

nous n'avons plus d'enfants, ils ont fait naufrage ! » Elle n'en dit pas davantage, la douleur ne le lui permit pas. A ces paroles, Xénophon fut frappé comme d'un coup de foudre; mais à l'instant, appelé toute sa religion à son secours, il offre généreusement son sacrifice, en disant : « Que Dieu soit à jamais béni de tout. Soumettons-nous, ma chère épouse, le Seigneur ne nous abandonnera pas sans secours dans notre vieillesse : passons cette nuit en prière pour conjurer le Père des miséricordes de nous faire connaître si nos fils sont effectivement morts, ou si, par quelque trait de sa providence, ils auraient été conservés. » Ils passèrent donc toute la nuit en prière, enfin, accablés par le sommeil, ils eurent l'un et l'autre un songe dans lequel ils croyaient voir à Jérusalem leurs deux enfants pleins de vie et de gloire devant le trône de Jésus-Christ, et s'étant communiqué leur vision mutuelle, ils prennent la résolution d'aller visiter les lieux saints, espérant avoir quelque nouvelle de leurs chers enfants.

Ayant donc pris une grande quantité d'or et d'argent pour distribuer en aumônes, ils arrivèrent heureusement à Jérusalem; et après avoir satisfait leur piété dans la visite des lieux saints, ils se transportent sur les rives du Jourdain pour distribuer leurs aumônes à tous les monastères, qui étaient en grand nombre dans ces contrées. Là ils s'adressèrent à un saint abbé; c'était celui-là même qui avait reçu leurs fils, et qui, rempli tout à coup d'un esprit prophétique, les appelle par leur nom et leur dit : « Xénophon et Marie, allez avec confiance achever vos visites et la distribution de vos aumônes, ensuite revenez; j'espère de la bonté de Dieu qu'il vous donnera des nouvelles de vos chers enfants. Ils furent grandement étonnés de s'entendre appeler ainsi par leurs noms, et infiniment consolés de l'espérance qu'on leur donnait; ils achevèrent de parcourir les saints monastères, et vinrent avec empressement retrouver le saint abbé qui, les recevant avec bonté, leur dit : « Je vous prie, par la charité que vous avez pour nous, de vouloir bien aujourd'hui donner un petit repas; j'ai deux de mes religieux qui, épuisés par un long jeûne, ont besoin d'adoucissement. » Avant le repas, l'abbé avait fait faire aux frères la reconnaissance de ce qu'ils étaient l'un et l'autre; nulles paroles ne sauraient exprimer leur joie, leurs transports d'allégresse à cette tendre reconnaissance. Le saint abbé leur dit alors : « Nous aurons aujourd'hui à dîner deux pèlerins de grande considération; je vous recommande instamment à l'un et à l'autre la plus grande réserve, et la plus exacte modestie de vous, de peur de les mal édifier; et, quelque sentiment que vous puissiez éprouver dans le cœur, je vous défends absolument d'en rien témoigner; j'ai des raisons de vous le recommander spécialement. » En attendant, les deux pèlerins avaient ordonné de préparer un festin convenable à la circonstance. On se met à table. Les grandes austérités avaient tellement changé les deux frères, que leurs parents ne les reconnurent point. Durant le repas, où tout se passait dans la plus grande édification, Xénophon dit à l'abbé : « Mon père, vous nous aviez fait espérer d'apprendre des nouvelles de nos enfants; daignez nous donner cette consolation. Ah ! qu'ils auraient été heureux s'ils avaient eu un sort semblable à celui de ces deux religieux dont nous admirons la modestie, la piété et les bons sentiments ! Alors l'abbé commanda à Arcade de raconter les aventures de sa vie et tout ce qui lui était arrivé; il obéit, et commença ainsi :

« Je suis né à Constantinople, de parents nobles; en allant en Phénicie avec mon frère que voilà, nous fîmes naufrage; mais par une protection spéciale de la Providence, m'étant pris à une planche, des débris du vaisseau, j'ai eu le bonheur d'aborder. Dégouté des choses du monde, j'ai embrassé ce saint état, et par surcroît de bonheur, j'ai eu la consolation d'y trouver mon frère. — Et comment s'appelait votre père ? dit alors Marie, interrompant vivement la narration, et commençant à se douter de quelque chose. — Il s'appelait Xénophon, et ma mère Marie, » répondit-il. A ces mots, Xénophon ne se posséda plus, et tout hors de lui : « Ah ! ce sont mes fils, » s'écria-t-il avec transport. Il se lève, les embrasse, les arrose de ses larmes, tantôt l'un, tantôt l'autre; on ne peut les arracher d'entre ses bras. Pour la tendre mère, qui, par un excès de joie, était d'abord tombée comme évanouie, il serait impossible d'exprimer les différents mouvements qui s'élevaient dans son cœur. A peine les uns et les autres en croyaient-ils leurs yeux; tous de concert bénirent mille fois le Seigneur, adorèrent son ineffable bonté; firent éclater leur juste reconnaissance; mais Xénophon et Marie voulurent la témoigner à Dieu d'une manière plus spéciale. Dès lors ils renoncèrent entièrement au monde, distribuèrent leurs biens aux pauvres, et entrèrent chacun dans un monastère séparé, où ils passèrent une vie remplie de vertus et de miracles. L'Eglise honore leur mémoire, et les a mis au nombre des saints,